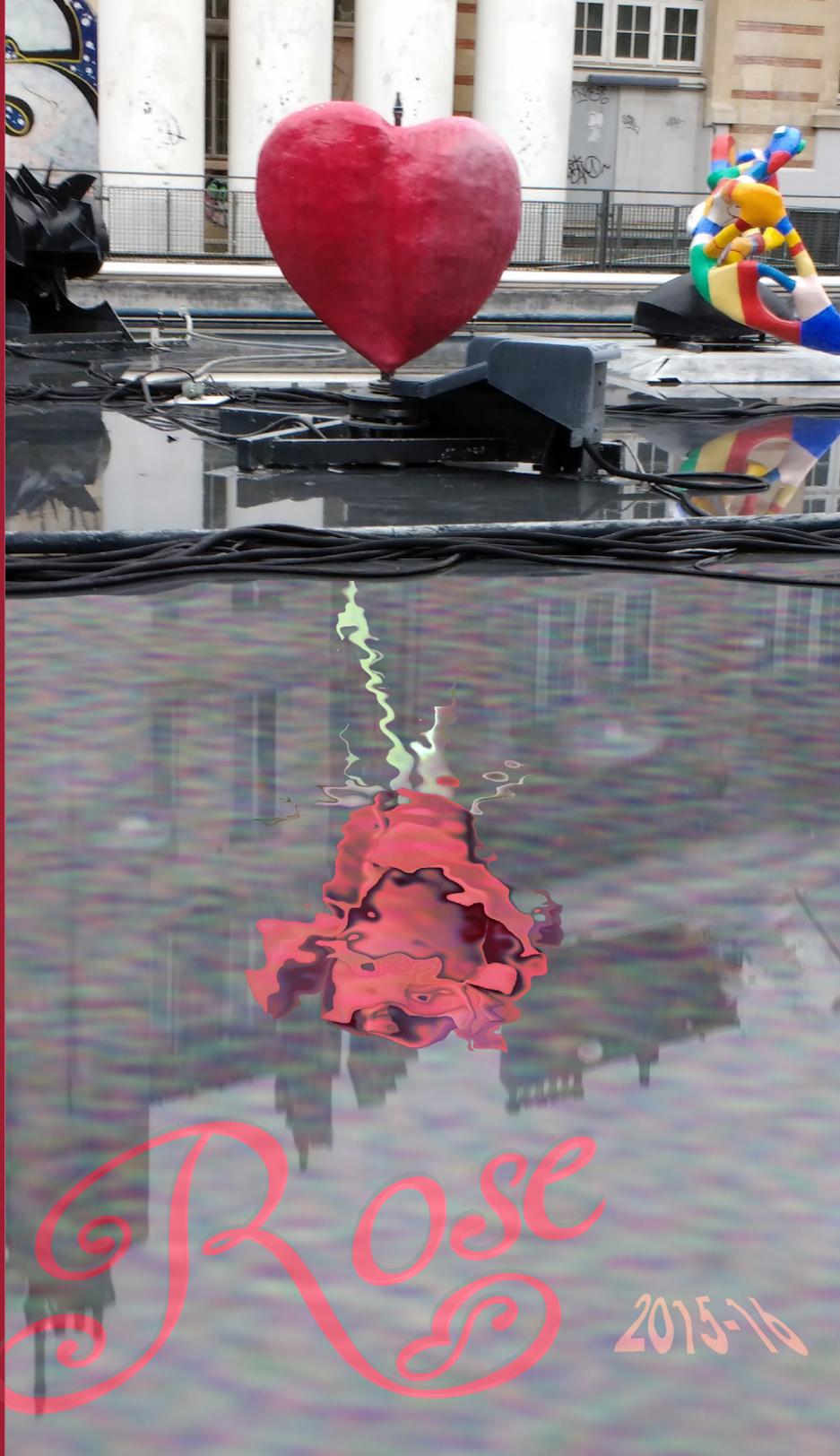


**R
O
S
A

L
A**



Rose

2015-16

ROSA LA ROSE
Volume XVI, Spring 2016
Northwestern University
Department of French and Italian

Table / Indice

Alexander Kaldjian	De jours en jours	1
Natalia Majewska	Avant	2
Kristen Campbell	Bégaïement	4-5
Morgan McFall-Johnsen	Ma mère qui chante toujours	7
Megan Marie Angell	Valore	8
Elizabeth McLaughlin	Omaggio a Erri De Luca	9
Mercy Yang	Qui suis-je ? L'histoire d'une Américaine Asiatique qui voyage en Asie	10-11
Nicole Louise Kempis	Une vie cachée dans l'ombre	12
Alex Fecteau	Les migrants sont plus que des chiffres	14-15
Matt Hacker Teper	Coincées à Calais	16
Tristan Litré	La Crève	17
Justin Jackson	Les attaques au Bataclan: Un espoir pour l'avenir	18
Beliz Bolukbasi	Le 13 novembre 2015	20-21
Jordyn Iger	Le courage de chercher	22-23
Walker Zupan	Récit d'un voyage	24-25
Nicolas Delaffon	Hiver, amer	26
Caroline Hildebrandt	Lakeside Loomings	27
Joan Sergay	Guéris ma blessure	28-29
Peter Beer	A une personne inconnue	30
Gabriella Green	Valore	31
Brandon Piyevesky	Omaggio a Erri De Luca	31
Carter LaCrosse	Les rencards passifs	32-33
Olivia Rosendahl	La belle fille aux cheveux roux	34-35
Grace Hamilton-Vargo	Les os que j'aime	36
Maria Massucco	La petite fille de plastique	37
Hannah Benson	Les lucioles de l'été	38-39
Aaron Pu	Fuis	40-41
Jo Ann Ifeoma Efobi	Quelques bonnes choses	42-43
Blake Scott	Valore	44
Brooke Yalof	Rester ou partir	45
Abe Chen	Rêver des chèvres	46-47
Syd Shaw	Une histoire cauchemardesque	48
Nolan Dallara	Cancellature	49
Nicole Louise Kempis	La magie des feuilles ensoleillées	50-51
Nirma Amarakoon	Soupire	52-53
Henri Burg	Un moment de clarté	54-55
Jessica Zeidman	Omaggio a Erri De Luca	56
Justin Jackson	Les calquages d'affection	56
Amy Nadal	Sans titre	57
Stella Vinitchi Radulescu	tu n'es pas d'ici	Back

Photo / Arte

Mark Duran	Sans titre	Front
Sylvana Caruso	Sans titre	Back

« De jours en jours » d'après François Cheng, « Trait par trait »

De jours
En jours
Pas à pas
La répétition
De la nuit des temps
Des cycles incessants
On se cache dans l'espace
Dans la distraction de poche
En train d'aller à la Ville Lumière
Dans un train à la vitesse de la lumière
Mais il faut qu'on plonge dans l'obscurité
Qu'on comprenne les noirs les plus sombres
Pour apprécier la majesté de l'aube quotidienne
Quelle vérité ont nos imitations humaines
Qui nous protègent des forces, mais
Aussi des sentiments de la nature
À tel point qu'on est insensible
Et on suit le sentier battu
Continuellement
Pas à pas
De jours
En jours

Alexander Kaldjian / Dominique Licops

Avant

Avant tout ça, je me promenais,
En ressentant le monde autour de moi.
Maintenant, je reste seul
Je ne peux que voir et entendre.

Avant tout ça, je voyageais,
En découvrant les autres cultures,
Maintenant, je rêve,
Je ne peux aller nulle part.

Avant tout ça, j'aimais les femmes,
En trouvant la vérité dans leurs yeux.
Maintenant, mon œil m'aide,
Je continue à apprécier les beaux visages.

Avant tout ça, je vivais,
En trouvant de nouvelles passions.
Maintenant, je vis dans ma mémoire,
Ma vie semblait si simple avant.

Avant.

Natalia Majewska / Marie-Thérèse Pent



“Il Bacio”

Regina
Ceragioli

disegnato da Regina Ceragioli

Un poème d'après « Hoquet » de Léon G. Damas

Bégaiement

Mais les adultes ne comprennent jamais
 Quand je parle de mes affaires, mes idées
 Ils me disent que je ne suis que bêtise
 Petite conne qui parle trop
 Mais ne dit rien
 Savez-vous quand vous taire ?
 On peut dire que c'est un désastre
 Parlez-moi de ça
 Parlez-m'en

L'argot, le verlan : ils ne trouveront pas leur place ici
T'exprimes-tu d'une manière correcte
Le verlan ne vit pas longtemps
Dans cet endroit-ci où la langue se déroule
 Doucement
Sans ses bruits sévères
 Fort
 Sonore
 Dur
Avec lesquels ma voix éclate
 Véritablement
Désastre
Parlez-moi de ça
Parlez-m'en

Les profs préfèrent les étudiants qui utilisent la langue scolaire
 Qui savent quand le subjonctif est bien correct
 Qui connaissent les règles de grammaire sans erreur
 Qui pratiquent leur prononciation facilement
A
E
I
O
U

Pas moi :

Dé

Sa

Stre

Ta langue est erronée

Parlez plus clair

Prononcez vos mots légèrement

Beaux

La porte se ferme

Je veux m'armer mais j'ai perdu mon épée

Mes mots commencent à se dérouler

Une cascade de sons

C'est vrai ?

Mais sans sens

Je ne peux pas te comprendre

Tu parles ? Comment ?

Mes idées escaladent le chemin de ma gorge

Tombant de ma bouche en tant qu'avalanche

Je parle sans être entendue

Écoutée

La racaille

L'idiote

Ne plus y penser

C'est mieux de l'ignorer

On a essayé

Fini

Un vrai désastre

Parlez-nous du désastre

Et mes pensées se meurent sur mes lèvres

Avant qu'elles soient nées

L'isolement du silence

Parlez-moi

Kristen Campbell / Dominique Licops



photo par Lena Piazza-Leman

Ma mère qui chante toujours

Maman me réveille en chantant et en ouvrant les rideaux. Accompagnant sa voix claire qui sonne comme une cloche, la lumière du soleil tombe sur mon lit et je suis toute choquée et forcée de me réveiller. Elle me chante qu'il faut que je me prépare pour la messe. C'est le samedi pour moi chaque semaine. Pleine d'énergie, elle ne fatigue jamais. Ça m'embête beaucoup le matin.

Après m'être préparée, je descends l'escalier et elle est là, courant entre la cuisine et les toilettes, faisant le bacon à la dinde pour moi et se maquillant très vite. Les yeux ouverts et frénétiques, les cheveux bruns et crépus, elle se met en pause devant le miroir et se regarde d'une manière déçue. Elle est toujours insatisfaite de son corps.

On va à la messe, elle chante plus fort que tout le monde, et elle insiste pour que je me redresse. Ensuite, chez nous, elle me demande combien de devoirs j'ai. Elle se fâche facilement si je ne fais pas mes devoirs ou si je les oublie. Cependant, en m'aidant à les faire, elle est toujours patiente. Parfois, elle tresse mes cheveux avec tendresse ou je l'aide avec les puzzles qu'elle aime trop. Personne ne me comprend autant qu'elle.

Elle chante toujours, en racontant tout ce qu'elle fait: "Je vais aux toilettes!" elle chante. "Je range des vêtements du sèche-linge! Il fait chaud!" Elle me regarde de ses yeux bleus qui brillent et attend ma réaction. Finalement, quand je secoue la tête, elle sourit et chante plus fort.

Morgan McFall-Johnsen / Katia Viot-Southard

Gli studenti hanno preso ispirazione dalla poesie "Valore" dello scrittore Erri De Luca.

Valore

Considero valore la luce del sole, l'azzurro del cielo, la freschezza del vento.

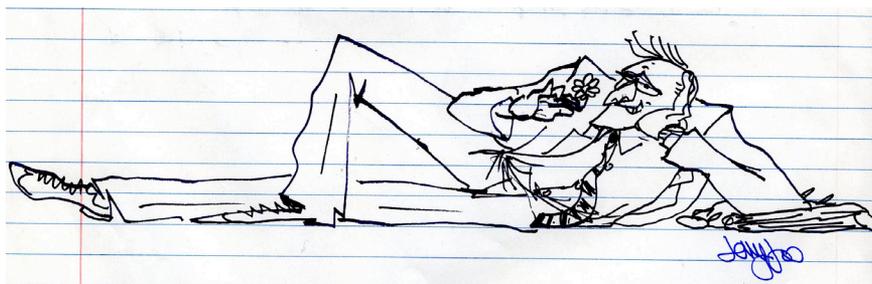
Considero valore il sorriso dello sconosciuto, il calore dell'amica.

Considero valore i dettagli dell'arte, la precisione della logica, il mondo dei libri e delle idee diverse.

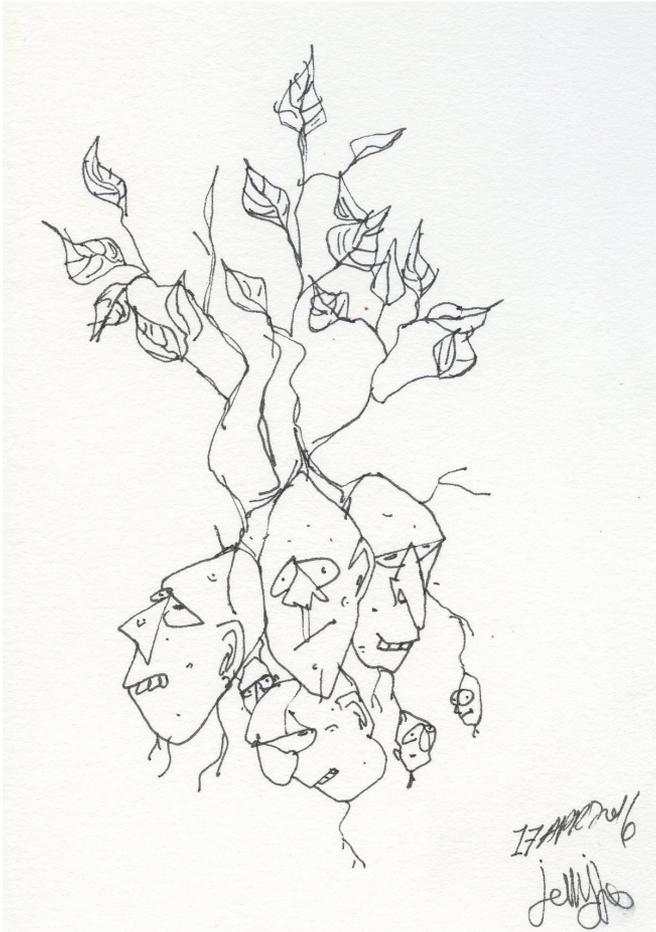
Considero valore la comprensione per tutti, il lavoro sodo, e la famiglia.

Considero valore l'onestà, la verità, una mente e uno spirito che mirano alle stelle.

Megan Marie Angell / Daniela Pozzi Pavan



dessin par Jerry Joo



Omaggio a Erri De Luca

dessin par Jerry Joo

Considero valore il temporaneo, la risata, la carezza e l'idea.
Considero valore il regno primaverile, l'assemblea della flora
Considero valore i momenti di quiete, il sole dell'est,
l'ora delle streghe, la pausa dopo una domanda personale.
Considero valore i luoghi dove abbiamo vissuto nel passato,
con i nomi sconosciuti sulla buca delle lettere.
Considero valore la posta del passato, le cartoline degli amici nascoste.
Considero valore scattare una foto, raccontare e ricordare le creature che eravamo.
Molti di questi valori ho dimenticato.

Elizabeth McLaughlin / Alessandra Visconti

Qui Suis-Je? L'Histoire d'une Américaine Asiatique qui Voyage en Asie

Pendant l'été de 2014, j'ai étudié en Chine, à Beijing, pendant deux mois, mais après mes études, j'ai exploré d'autres pays en Asie. C'était pendant cet été-là que j'ai réalisé les complexités de mon identité. Ici, aux Etats-Unis, je suis taïwanaise-américaine. Ce concept est normal ici, parce qu'après tout, les Etats-Unis sont un grand pays divers. En Asie, particulièrement en Chine, je ne savais plus qui j'étais parmi tous les Chinois.

Un jour, après mon cours de sciences politiques à l'Université de Pékin, je suis allée au restaurant pour dîner. Dans ce petit restaurant, la cuisinière m'a demandé, "Tu es chinoise ?" Selon moi, la réponse correcte aurait dû être "non" parce que je suis taïwanaise-américaine. Mon patrimoine est taïwanais, mais ma nationalité est américaine. J'ai grandi aux Etats-Unis donc ma perspective du monde est plus américaine que taïwanaise. J'ai répondu à la cuisinière, "Non, je ne suis pas chinoise. Je suis américaine."

La cuisinière s'est mise à rire. "Non," disait-elle tout en me dévisageant. "Il est évident que tu n'es pas américaine. D'où viens-tu?"

A ce moment-là, j'ai compris ce que je devais lui dire. "Oh, je suis taïwanaise. Taïwanaise-Américaine, plus exactement." La cuisinière a gloussé. "Ah Taïwan! Alors, tu es chinoise après tout." Ma famille m'a toujours dit que nous étions Taïwanais, absolument pas Chinois. Nos ancêtres avaient habité à Taïwan, une belle île démocratique, depuis le 16^e siècle avant le régime communiste de la Chine. Nous devrions être fiers d'être Taïwanais. Mais à ce moment-là, j'ai souri un peu penaude et dissimulé mon désaccord.

Des situations similaires se sont fréquemment produites quand j'étais en Chine. Après un certain temps, j'ai appris à éviter le conflit en répondant "oui, je suis chinoise" même si ce n'était pas complètement vrai. Mais plus que le fait de m'apprendre à éviter les conflits, ces situations dévoilent les grandes différences culturelles entre les Etats-Unis, Taïwan et la Chine qui mettent en doute mon identité. Suis-je américaine? Taïwanaise? Taïwanaise-américaine? Chinoise? Qui suis-je?

D'abord, pour la première fois, j'ai compris que la politique jouait un grand rôle dans mon identité quand j'étais en Asie. Si Taïwan est un état de la Chine ou un pays indépendant, c'est une question politique. Si on a grandi en Chine, on croit que Taïwan est un état, mais si on a grandi dans d'autres pays, on croit probablement que Taïwan est son propre pays. La réponse à "qui suis-je?" dépend de l'endroit. Aux Etats-Unis, les citoyens sont tous américains, et ils se soucient peu des patrimoines. Tous mes amis me considèrent comme américaine, donc je n'ai jamais à confronter ce problème.

Le concept d'une personne avec une ethnicité étrangère adoptant une nouvelle nationalité est inconnue en Chine. Dans la culture chinoise, si on n'a pas une apparence chinoise, on n'est pas chinois, même si une famille avait habité en Chine pendant des siècles. Selon mon professeur de chinois, une famille noire qui parle parfaitement chinois, qui adopte complètement la culture chinoise, et qui a beaucoup de générations d'ancêtres en Chine, ne sera jamais totalement chinoise. Elle apparaîtra toujours comme étant expatriée.

C'est tout à fait le contraire aux Etats-Unis, un pays unique grâce à sa diversité. Mes parents sont des immigrés, mais ils sont Américains. Après avoir établi une vie et avoir acquis une nouvelle citoyenneté ici, ils ne sont pas des expatriés. C'est pourquoi aujourd'hui je suis une Américaine. Malgré tous les problèmes aux Etats-Unis, il y a au moins une bonne qualité de vie dans ce pays: ici, on peut définir son identité. C'est seulement après avoir étudié en Chine que j'ai réalisé mon bonheur. J'ai grandi avec la liberté de choisir mon identité, un privilège inconnu dans d'autres pays. Je savais un peu l'importance de la liberté aux Etats-Unis, mais après mon retour, je me suis rendu compte que j'avais absolument bénéficié de cette liberté. Cette prise de conscience m'a aidée à mûrir et à me transformer en une personne plus reconnaissante et sensible envers mes parents qui m'ont offert, grâce à leur sacrifice, cette vie dans un pays qui attache une grande valeur à la liberté.

Mercy Yang / Marie-Thérèse Pent

Une vie cachée dans l'ombre

C'était le premier jour de la cinquième année à l'école quand j'ai rencontré Li Yuen Guan. Nous étions tous bourrés dans le gymnase étouffant, et les filles s'éventaient languissamment avec leurs nouveaux cahiers. Elle était accroupie seule, au fond de la salle, un terrain vague et réservé exclusivement aux nouveaux élèves et aux parias sociaux. Elle avait les cheveux raides et noirs comme le charbon, et les yeux laiteux et retenus. Après les annonces, la digue a rompu, et tous les enfants ont inondé le terrain de jeu, mais elle est restée seule dans le gymnase vide. J'ai hésité pendant un moment, et puis je me suis échappée à l'extérieur dans l'air tiède et tropical.

Pendant les semaines suivantes, elle était muette en classe et presque invisible pendant la récré. Son expression était impossible à déchiffrer, mais j'ai appris qu'elle était une immigrante récente de Chine, parce qu'elle luttait pour comprendre des phrases simples en anglais et en cantonnais. Après quelques mois, nous commençons à nous parler chaque jour à la bibliothèque. Pour moi, la bibliothèque était un refuge climatisé pendant les longs étés intolérables. Pour elle, les hautes cheminées des livres servaient de havre aux regards curieux et intrusifs.

Son anniversaire tombait pendant l'automne, et à ma grande surprise, elle m'a invitée à me joindre à sa famille pour le dîner dans un restaurant traditionnel chinois. Elle m'a dit que je devrais l'attendre devant son immeuble, mais je suis arrivée un plus peu tôt que prévu à la soirée de son anniversaire. À l'extérieur, le bâtiment semblait minable et le béton s'écroulait, mais j'ai décidé d'y entrer. À l'intérieur, il y avait un monde inimaginable. Les couloirs étaient sombres, pourris de petits insectes, et étaient jonchés de déchets puants. Quelques portes étaient ouvertes, et j'étais choquée de voir les « appartements, » seulement une petite pièce pour des familles de quatre personnes ou plus. Je me suis enfuie dans la rue pour échapper aux ténèbres et à l'odeur. Quand Li Yuen Guan est arrivée, elle m'a pris par la main avec un sourire. Elle ne m'a jamais invitée dans son appartement, et je ne lui ai jamais avoué d'avoir jeté un coup d'œil sur sa vie. La vie dure des immigrants, cachée dans l'ombre d'une ville aisée et indifférente.



photo par Sylvana Caruso

Les migrants sont plus que des chiffres

Ces extraits tirés de «Les Renards Pâles» de Yannick Haenel, racontent en détails la vie typique des migrants en France, auxquels ni l'Ofra ni la Commission des recours n'accordent d'asile. En se concentrant sur deux migrants en particulier, qui s'appellent Issa et Kouré et qui sont des Kayes du Mali, Haenel ajoute un élément humain et intime à un problème que la majorité de la société ignore et laisse passer sous silence. Beaucoup de gens considèrent les migrants comme des animaux agaçants qui ne font rien sauf voler des emplois et occuper de l'espace, mais Haenel essaie de susciter dans ses lecteurs de la compassion pour ces gens qui ne veulent que trouver la sécurité qui leur faisait défaut dans leurs pays nats. Le texte révèle le voyage difficile des migrants qui ne devient pas plus facile à leur arrivée en France: «À leur première arrivée en France, on les avait refoulés: à peine débarqués de l'avion à Roissy, ils étaient réexpédiés dans leur pays» (139).

Cependant, la plupart des migrants sont très débrouillards, et alors ils trouvent des passeurs qui les dépouillent, mais qui possèdent aussi des rafiots qui sont les seuls moyens de transport à travers la Méditerranée pour les migrants. Si les douaniers ne les conduisent pas «directement au coffre» (139), les migrants doivent trouver refuge aux foyers ou acheter des places dans les équipes d'éboueurs pour sembler détenir des emplois légitimes, et si leurs demandes d'asile sont déboutées, ils doivent se cacher pour éviter la police, soit tous seuls sur des matelas dans des bicoques, soit dans la maison de quelqu'un qui les hébergera. Haenel expose la brutalité et la méconduite de la police quand elle aborde le problème des migrants illégaux. Par exemple, le communiqué de la Préfecture de police prétend que la mort d'Issa et Kouré a été un suicide, et il n'y a pas de reconnaissance de bavure ou d'indécence malgré que, selon le narrateur, les deux se soient jetés dans la Seine à cause de la poursuite de la police et de leurs chiens de sang qui sont des «bouffeurs de nègres» (142).

Le texte démontre que les migrants ne sont pas comme le condamné revêtu d'une peau de cerf que Louis XI a laissé mourir déchiqueté par les chiens; ce sont des humains qui rient, et qui dansent, et qui ne veulent que pouvoir mener une meilleure vie. Ces gens sont prêts à renoncer à leurs noms et à brûler leurs doigts avec des barres de fer, rougies dans la braise d'un brasero, pour

éviter l'enregistrement de leurs empreintes digitales dans le fichier Eurodac, et pour rester capables «de disparaître en un éclair» (154) si la police les chasse. Pour empêcher la persécution de ces gens qui cherchent la sécurité et la paix, il faut arrêter les chasses à l'homme qui «ont lieu chaque jour, à découvert» (143), et il faut plutôt aider les migrants parce qu'ils sont d'autres êtres humains comme vous et moi.

Alex Fecteau / Marie-Thérèse Pent



L'arrêt de bus par Rohan Prakash



fotografia di Maria Massucco

Coincées à Calais

Coincées dans La Jungle au nord de la France,
6000 personnes y attendent leur chance.
Une occasion de renaître, de suivre leur destin
Malgré les conditions, qui leur causent une immense peine.

Sans eau de nettoyage et souvent sans assez de nourriture,
Ils se cachent dans les ombres, ayant peur d'être dissous.
Leur désir, leur droit, leur but ultime ? –
S'intégrer dans une société qui est loin de les opprimer.

Pour échapper au grand œil d'Eurodac,
Ils brûlent leurs doigts, sans aucun couac.
Une douleur physique, d'avoir une main roussie,
Mais pire encore, la perte de l'identité qui suit.

Ils sont confrontés à un dilemme ; ça c'est certain,
Poursuivre leur voyage en Angleterre, ou sauver leurs mains.
Donc voici mon appel aux citoyens de France :
De la compassion, s'il vous plaît – ils ont besoin de votre allégeance.

Matt Hacker Teper / Marie-Thérèse Pent

La Crève

Quand les chuchotements de la nuit m'appellent
Avec la voix douce et aiguë de mes rêves,
Et je vois leurs formes floues glisser de la chapelle
Pour apporter dans le monde du malaise et de la crève ;

Quand les ombres étendent leurs mains blessées,
Où j'imagine la foule qui avance tout autour,
Marchant pas à pas comme un sinistre défilé
Qui me pousse lentement plus loin du jour ;

Quand les enfants se réveillent, tous en unisson,
Mais ne pleurent point, ni ne font aucun bruit,
Et la brise qui monte me donne un frisson
Mais il me semble que ce qui frémit c'est la nuit,

Un éclat de foudre déchire le satin noir
Et m'aveugle dès que les ombres cherchent l'abri,
A genou, en silence, l'Innocence m'offre à boire
Comme elle le faisait pour les poètes de Paris.

-Et j'erre sur les boulevards, qui rancissent lentement,
Jonchés d'images cassées et de songes malheureux,
Comme ton visage tordu par la haine d'un amant,
Traversant les débris de nos âmes lépreux.

Tristan Litré / Brett Brehm



photo par Mark Duran

Les Attaques au Bataclan : Un Espoir pour l'Avenir

Pendant ma vie, j'ai vécu quelques événements tragiques. Grâce à eux, j'ai découvert que la musique était une chose sur laquelle j'ai toujours pu compter. Dans les moments vulnérables, dans les moments où le monde montre sa froideur, j'ai toujours utilisé la musique comme échappatoire. Donc, quand j'ai entendu parler des attaques au Bataclan, je me suis senti écrasé de douleur. Je fréquente les discothèques, et là, j'oublie toutes mes épreuves, et au fond de moi, je ressens le bonheur. Je souhaite que tout le monde puisse ressentir le même bonheur que moi dans ce moment-là. Si c'était le cas, les tragédies comme celles qui se sont passées le vendredi 13 novembre ne se passeraient plus jamais. A Paris, on peut tout faire, c'est une ville où on peut s'exprimer, on peut vivre librement. Paris, c'est une ville magique, une ville tellement animée. Après les attaques, le silence est tombé sur elle, et ça, c'est la plus grande des tragédies. En outre, je pense que nous devons nous unir en tant qu'êtres humains pour une cause de paix. Les terroristes veulent que nous soyons aliénés, et c'est exactement l'opposé dont on a été témoin ce vendredi macabre. L'unité va éliminer les terroristes plus efficacement que les bombes, parce qu'ils perdront le moral. Ils détestent la vue des personnes de pays différents qui fraternisent les uns avec les autres. L'amour l'un pour l'autre, c'est ce qui nous sépare des terroristes, c'est ce qui fait de nous des personnes compatissantes. Donc, nous allons prendre la décision de lutter contre les terroristes avec amour et gentillesse. Au fond de moi, je doute que nous soyons nés avec la haine les uns pour les autres. En fait, nous sommes tous des produits de notre milieu. Si nous enseignons l'amour, alors nous n'aurons pas de personnes qui veulent en tuer d'autres. On ne peut pas imaginer un bébé qui ne jouerait pas avec un autre bébé simplement parce qu'il s'identifie à une religion différente, ou parce qu'il vit dans un pays différent, ou parce qu'il possède une peau différente. Cette idée est folle, mais ce que notre société enseigne à nos jeunes résulte en des tragédies comme celles de Paris. Ainsi, j'espère que nous pourrons vivre ensemble sans haine, sans hostilité, et avec plus d'amour les uns pour les autres. C'est le monde dans lequel j'aimerais imaginer que mes enfants vivront.

Justin Jackson / Marie-Thérèse Pent



photo par Beliz Bolukbasi

Le 13 novembre 2015

C'était un vendredi typique. Dans un petit bar à Saint Germain, j'avais rencontré un ami de lycée. Malgré l'attente à côté du bar d'une table à deux, tout allait bien. À 9 h, j'ai choisi un cocktail avec du citron vert et j'étais absolument impatiente d'en goûter la première petite gorgée. Mon ami a choisi un cocktail avec du rhum- une recette spéciale disponible seulement sur demande.

À 10 h 30, j'ai reçu un message de mon père. Il m'a demandé où j'étais. Un peu énervée, je lui ai dit que j'étais à Saint Germain. Il m'a demandé si j'avais regardé les nouvelles. Encore plus énervée, je lui ai répondu « NO ! ». Une minute plus tard, il m'a envoyé un lien pour un site Internet que je déteste. J'ai regardé mon téléphone portable pendant quelques minutes et parce que mon ami n'avait rien d'autre à faire à part regarder l'intérieur du bar, j'ai décidé de le poser au coin de la table.

Alors je me suis rendu compte que le lien pouvait être quelque chose d'important. Vraiment gênée, j'ai attrapé mon portable en pensant que c'était pour la dernière fois. À ma grande surprise, ça n'a pas été la dernière : c'était le début de plusieurs appels, des envois de SMS et des messages sur Facebook.

Ce vendredi était le vendredi 13 novembre. Le vendredi où 129 victimes innocentes sont mortes au Bataclan. Le vendredi 13 novembre où 352 personnes ont été blessées et des centaines de personnes ont été témoins d'une terreur qu'ils ne pourront pas oublier pendant une longue durée.

Moi, je me suis sentie très impuissante. Je me suis souvenue d'avoir lu que les attaques se répandaient dans d'autres arrondissements de Paris. Oui, je savais que plusieurs endroits des attaques, le Stade de France, Le Carillon, Le Petit Cambodge et le Bataclan n'étaient pas très proches de Saint Germain. Mais pour les terroristes si affreux, la distance n'était pas un obstacle et si « ils le voulaient », ils pouvaient assassiner un autre groupe de français qui prenaient un verre comme d'habitude dans leurs bars préférés !

J'ai observé d'autres gens dans le bar : personne ne trouvait de sens à ces nouvelles ! Quand nous avons décidé d'aller jusqu'au cinquième à pied, nous avons été dépassés par des ambulances, des voitures de police et des camions de

pompiers. Les citoyens étaient alarmés dans les rues, les personnes bougeaient sans but et d'autres couraient en haletant pour rejoindre leurs êtres chers.

Le matin suivant était encore plus bizarre. Quand j'étais à Paris, j'appréciais me rendre au Jardin des Plantes, un beau jardin botanique dans le quartier calme du cinquième pour y courir.

Normalement, le jardin est ouvert sept jours par semaine de sept heures à vingt heures. Mais le lendemain des attaques, il était fermé. Juste à côté du jardin, il y avait des gendarmes et des soldats avec des mitrailleuses en bandoulière immenses dans leurs mains, une scène très étrange. Le Marché Monge au bas de la rue n'a pas eu lieu. Les marchands locaux qui manœuvrent leurs poussettes de marché ou les paysans qui apportent leurs produits les plus frais n'étaient pas à leur place. J'ai pensé que la situation représentait l'interruption d'un rituel du dimanche, une abstention involontaire d'une tradition précieuse pour des centaines de personnes.

Et c'est pourquoi le 13 novembre me fait le plus peur. Je sais que c'est la responsabilité de tous d'être forts et de combattre le terrorisme. Paris est une belle ville avec son vin, son brie, sa baguette et cette capitale mérite de rester comme ça !

Beliz Bolukbasi / Marie-Thérèse Pent



photo par Mark Duran

Le Courage de Chercher

Qui étais-tu ?

Née dans une ville commerciale
Portant un drapeau rouge de 5 étoiles
Trouvée par l'orphelinat local
Jamais destinée à la vie normale

Qui étais-tu ?

Fille de mère imaginée
Âgée de 15 jours, abandonnée
Au nouveau pays tu es emmenée
Cherchant les nouvelles opportunités

Qui es-tu ?

Portant un drapeau blanc, rouge, et bleu
Fierté visible dans tes yeux
L'est et l'ouest, liaison entre les deux
La justice et l'égalité forment tes vœux

Qui es-tu ?

Déplacée de tes origines
Ennuyée de tes routines
Cherchant le soin dans tes racines
Trouvant dans la vie les nuances fines

Qui seras-tu ?

Grandie avec plein d'espoir
Marchant joyeusement sur le trottoir
Les promesses de l'avenir te donnent le pouvoir
Toujours poursuivant la gloire

Qui seras-tu ?

Produit de la politique du monde
Indépendante et créative au fond
Liée aux souffrances de la planète ronde
Y trouvant une passion profonde

Le passé, le présent, l'avenir

Les liaisons entre les trois à découvrir

Le chemin précis à choisir

Les regrets, les peurs à réfléchir

Les rêves et les accomplissements à venir

C'est dans tes racines et ton histoire
Que tu cherches le sens de tes mémoires
C'est dans l'inconnu et l'insaisissable
Que tu trouves de quoi tu es capable

Jordyn Iger / Marie-Thérèse Pent



dessin par Jerry Joo

Récit d'un voyage

Pendant l'été après ma première année à Northwestern, j'ai voyagé en Slovénie avec mon père, mon frère William, et mes cousins Sydney, Matthew, et Caroline. Mes grands-parents avaient quitté le pays pendant les années cinquante et mon père n'y était pas revenu depuis qu'il était un petit enfant. Néanmoins, il avait maintenu des relations avec ses parents slovènes, et a fait des projets de retrouvailles avec eux dès que nous y sommes arrivés. Après notre atterrissage à Venise, nous six avons conduit à la ville de Trieste où la cousine de mon père, Ada, habite avec sa famille sur un flanc de coteau donnant sur la baie. Plus tard cette nuit-là, nous avons pris un grand repas slovène traditionnel sur leur terrasse en bois. Le matin suivant, nous nous sommes réveillés à l'aube et avons fait une randonnée dans les collines environnantes. Le mari d'Ada nous a montré le site de l'ancienne frontière entre la Slovénie et l'Italie ainsi que la bataille de Soca qui avait ravagé la région pendant la première guerre mondiale. Vers la fin de notre randonnée il nous a fait remarquer les champs dans lesquels plusieurs de nos ancêtres avaient péri pendant cette bataille.

Après que nous avons dit au revoir à Ada et sa famille, nous sommes montés dans notre voiture géante et avons conduit vers la ville de Nova Gorica où Esther, une autre cousine de mon père, est la propriétaire d'une belle ferme. Ce jour-là, l'ensoleillement était magnifique et on pouvait voir des montagnes découpées dans le lointain. Après encore un autre repas délicieux en plein air, Esther nous a emmenés dans un village minuscule niché entre les collines aux alentours de Nova Gorica où un de nos ancêtres avait construit une maison à mains nues pendant le dix-neuvième siècle. Cet après-midi-là j'ai marché à travers la même prairie dans laquelle mon arrière-arrière-grand-père jouait quand il était un petit garçon.

Le lendemain, nous six avons conduit jusqu'à Ljubljana, la capitale, et avons passé la matinée au musée national ethnographique. Au cours de trois heures j'ai appris beaucoup plus que je savais déjà au sujet des cultures et coutumes idiosyncratiques de Slovénie. Après le déjeuner, nous nous sommes rendus à la petite ville de Jesenice, où mon grand-père, Janez, avait grandi et où ma grand-tante Moitsa nous attendait. Dès qu'elle a ouvert la porte de sa maison (la même maison qui a appartenu à la famille Zupan depuis trois siècles) elle a éclaté en sanglots. Elle avait adoré mon père quand il était petit et elle était émue au-delà des mots d'avoir la chance de rencontrer

ses enfants et les enfants de son petit frère Andy. En dépit du fait que nous ne nous comprenions pas les uns les autres et mon père devait jouer au traducteur, nous avons partagé des histoires à propos de la famille Zupan et avons mangé des pâtes slovènes jusqu'à minuit.

Pendant les jours suivants, nous six avons visité la campagne environnante. Un après-midi particulièrement ensoleillé et doux, nous avons fait une randonnée à pied jusqu'au pied de Triglav, la montagne la plus haute en Slovénie, et mes cousins et moi avons pris une photographie sur un rocher célèbre. Il y a de nombreuses années mon père et son petit frère chéri, Andy, avaient posé pour une photo sur le même rocher. Plus tard ce

soir-là nous avons rejoint une vingtaine de nos parents pour un dîner plantureux à Bled, un village pittoresque au nord-ouest du pays.

À la fin de ce voyage incroyable en Slovénie, j'avais acquis un lien beaucoup plus fort à mes racines et une nouvelle perspective sur le caractère chaleureux de mes parents slovènes. Bien que la barrière de la langue entre nous puisse être frustrante de temps en temps je me suis immédiatement senti membre de



leurs vies et leur famille. Grâce à leur gentillesse, je sais maintenant que je peux revenir en Slovénie tout seul quand je serai prêt ; j'ai une famille aimante à laquelle j'appartiens de l'autre côté du monde.

Hiver, Amer

L'amertume de l'Hiver

La neige est une coupole de verre
Qui plonge le monde dans l'ascèse
C'est la soumission aux saisons
Le sol qui gèle, la glace qui fond

Hiver tu me jettes un sort
Tournent les vents tournent les corps
C'est la chanson des saisons
Sous le craquement des troncs

Hiver tu laisses en moi
Un goût puissant, l'amertume
Ma peau craque et se rétracte
Tu me fais vibrer, comme une plume.

Si jamais je quittais la Terre
Où tournent les glaces qui m'enserment
J'absorberai l'atmosphère
Pour achever les saisons

Nicolas Delaffon

photo par Lena Piazza-Leman

Lakeside Loomings

Le vent et l'appel des couleurs -- silence lunaire
Le rayon diffus s'égraine
Sur le plafond, dans les branches
Choc cuivré -- ambre lumineuse qui caresse
Les draps et le sable du lit des marées muettes

Inspire, se dilate avec le bleu qui craque
Et lave la buée de nos bouches
La chambre sourde s'allume du froid bleu
Adieux allongés à la lueur
Des tissus entrouverts

Caroline Hildebrandt



photo par Caroline Hildebrandt

**« Guéris ma blessure »
d'après Daniel Maximin, « Corps à cœur »**

Ma détresse à ton départ

Mon cœur à la guerre

Mes larmes dans les fossés

La photo de ton image

L'espoir de te revoir

La séparation de nos yeux

Et ma tristesse

À l'idée de ce géant mur

Qui me laisse

Et me dit de devenir mûre

Le cri des soldats

Le hurlement de mon cœur

Le froid glacial

Les larmes gèlent sur mon visage

Et ton image me fait espérer

Que la chaleur de ma bouche te protégera

Ton rêve d'être libéré

Ton espoir d'un retour

Mon cœur brûle de gaieté

L'oubli de l'horreur

La lutte pour la paix

L'éventualité d'une victoire

Et tu me laisses

À la solitude, loin d'être mûre

Mais je combats ma tristesse

Et j'enlève ce mur

L'amour séparé

Ma bouche désolée

Mes yeux asséchés

La joie de nos retrouvailles

Et nos bras entrelacés

Pour un dernier espoir.



photo par Anna Feiler

Inspiré par « À une passante » de Baudelaire

À Une Personne Inconnue

Mon portable frappe le tapis par terre,
À cause des milles vibrations qui ont sonné
Et ont fait tomber de la table le gadget ;
Ramassant, un message extraordinaire,

Plein de charme, plein d'esprit et d'emojis,
Me remplit d'enthousiasme et de joie.
Immédiatement je réponds à toi
Et relis et relis ce que tu as dit.

Accusé de réception ! Puis les points qui,
Au-dessous de ma réponse, montrent qu'elle tape !
Tout à coup : pas plus...M'écritas-tu aujourd'hui ?

Ô comment tu m'attrapes ! Comment tu m'échappes !
Attends-tu un moment particulier ?
Cherches-tu les mots parfaits ? Ou m'as-tu juste fait marcher ?

Peter Beer / Brett Brehm

Gli studenti hanno preso ispirazione dalla poesie "Valore" dello scrittore Erri De Luca.

Valore

Considero valore uscire di casa e viaggiare in paesi molto lontani.
Considero valore i libri mai aperti, le penne mai usate, e la possibilità di usare questi oggetti.

Considero valore il cuore che batteva, i polmoni che respirano, e la testa che pensa.

Considero valore il cuore che amava, i polmoni che ridono, e la testa che immagina.

Considero valore ritornare a casa dopo un lungo viaggio.
Molte persone in questo mondo non hanno questi privilegi.

Gabriella Green / Daniela Pozzi Pavan



Omaggio a Erri De Luca

Considero valore la vita di ognuno.

Considero valore gli animali, soprattutto i cani e gli elefanti.

Considero valore le diverse conoscenze.

Considero valore le culture del mondo.

Considero valore l'empatia per l'altro.

Considero valore le cucine diverse.

Considero valore l'arte del pittore

Considero valore la musica e i film.

Considero valore la salute, l'attenzione.

Considero valore la famiglia, gli amici.

Molti di questi valori non ho ancora incontrato.

Brandon Piyevisky / Alessandra Visconti

Les rencards passifs

1

Il marche
Il retourne chez lui
Après une longue journée de travail
Il est médecin
Un de ses patients
Qui souffre d'un cancer
Sa maladie a pris une mauvaise tournure aujourd'hui
Les deux ont pleuré
Et ils sont partis sans mot
Il arrive près du parc
Il s'assied sur un banc
Il le choisit parce qu'il est sous un arbre
Qui bloque le soleil
Il fait vraiment chaud aujourd'hui.

2

Elle marche
Dans la rue
Elle est avocate
Elle était au tribunal
Pendant toute la journée
Elle défendait un homme
Qui est entré dans le pays illégalement
Pour mener une vie meilleure
Pour sa famille
Elle a perdu
Elle les a déçus
Elle remarque qu'il fait chaud aujourd'hui
Les arbres dans le parc l'enveloppent et la protègent du soleil
Elle est si fatiguée
Elle voit un banc et elle s'assied.

Ils se voient immédiatement
 Ils voient
 La douleur
 La langueur
 Ils se sourient
 Ils se comprennent sans se connaître
 Ils s'entendent sans parler
 Ils se lèvent
 Ils marchent dans des directions opposées.

Carter LaCrosse / Marie-Thérèse Pent



photo par Mark Duran

La belle fille aux cheveux roux

Ce jour-là, j'ai décidé de m'approcher d'elle, de lui dire mes sentiments qui étaient apparus il y a longtemps, mais que je n'avais jamais acceptés. Auparavant, je l'avais ridiculisée, lui avais lancé de l'eau sur la tête, persuadé que je la détestais. Mais, bientôt, j'avais arrêté de cacher mon affection pour cette fille. J'avais réalisé que je l'aimais.

Avec soin, je me suis approché de son appartement, timide et tremblant, prêt à lui parler. Le soleil brillait, mais je me cachais dans les ombrages, soudainement inquiet, les doigts tremblant nerveusement. J'ai scruté autour du coin, me penchant jusqu'à ce que je puisse la voir. Elle était enchanteresse, les cheveux roux et brillants tirés par un bandeau, portant un chemisier fleuri et un pantalon rouge, les yeux expressifs regardant fixement sa mère, le nez mignon retroussé. Elle était assise dans son petit appartement, prenant le dîner en famille. Derrière la table, sa mère enlevait les plats pendant que son père lisait tranquillement le journal. La radio jouait doucement, le son résonnant vaguement autour de la pièce. Quand je me suis approché, elle a levé les yeux et m'a souri avec des yeux interrogateurs. Mon ventre a sauté dans ma gorge. Après avoir fait signe à Myriam de me rejoindre dehors, je suis retourné sans délai dans la cage d'escalier ombragée en espérant qu'elle m'y rejoindrait.

Elle m'avait appris à danser quelques jours auparavant, et j'avais pratiqué chaque jour depuis en attendant le moment où je pourrais danser avec elle de nouveau. Dans l'escalier sombre, j'ai répété ces pas, espérant qu'elle serait impressionnée. Un instant plus tard, elle est apparue discrètement, un doigt sur ses belles lèvres rondes, et m'a rejoint pour danser. Alors que nous faisons les répétitions des pas de danse, Myriam me faisant face, une femme est entrée portant une jupe verte très moche avec une chemise sombre, et elle a ricané en montant l'escalier. Ses yeux nous ont suivis pendant le temps qu'elle les a montés, et Myriam et moi, nous l'avons regardée d'un regard fixe. Après que la femme a disparu, nous avons bougé pour nous appuyer contre le mur froid et rêche. Le mur dur s'enfonçait dans mon dos, mais j'étais content parce que Myriam me regardait.

La lumière faible tombait légèrement et admirablement sur son beau visage, éclairant sa peau claire et ses minuscules taches de rousseur. Ses yeux émeraudes étaient ombragés par des cils amples. Frappé d'effroi par sa beauté, je me suis penché



dessin par Jerry Joo

pour l'embrasser, mais elle a tourné la tête en baissant les yeux. Étonné et un peu mécontent, je me suis retiré et l'ai regardée avec curiosité. Myriam m'a dit que si sa mère nous voyait, elle mourrait, ce que j'ai compris, mais cela n'a pas mis fin à mon désir. J'ai avalé vigoureusement ma salive, inquiet de nouveau, et j'ai respiré avant de lui dire que tous les jours depuis que je lui avais jeté de l'eau, j'avais en fait des sentiments pour elle. Elle a dit deux mots « je sais » et après tout a été fini, elle est devenue ma petite amie.

Les jours qui ont suivi étaient merveilleux. Nous avons visité Paris, nous avons marché d'un air dégagé sur une berge en nous tenant par la main un peu moite, et enfin nous sommes arrêtés à côté d'un réverbère vert. Elle était aussi belle que le soleil brillant, le vent ébouriffant ses cheveux roux alors qu'elle regardait fixement l'eau en souriant. J'ai tourné autour d'elle, une main serrant le réverbère, et puis je me suis avancé et l'ai embrassée. Elle n'a pas détourné la tête cette fois. Ces jours-là ont été les plus heureux de ma vie.

**Olivia Rosendahl /
Katia Viot-Southard**

Les os que j'aime

Tes yeux bleus sont écarquillés, globuleux dans ton visage blanc
L'air d'un squelette ivre qui essaie d'apprendre ton monde par cœur.

Tu te penches toujours en avant sans aucun sens de l'espace vital,
les mains bougeant, faisant des gestes, agrippant—
il faut toucher tout le monde.

Et moi, je suis heureuse de faire partie de ton monde.

Ta main sur mon épaule, mon dos, mon coude, mon visage, mon genou

Ta main dans la mienne

Mon espace vital est plein de toi.

J'inspire, je m'inspire de toi, je t'inspire.

Tes mains sont larges, chaudes, vivantes,

Insistant à travers tes yeux aussi que tu es plus qu'un sac d'os.

Quand je te vois au loin j'aime jouer à un jeu privé :

Le corps voûté qui s'approche de moi, est-il celui d'un vieillard ou de toi ?

Je ne suis jamais sûre jusqu'à ce que je voie tes yeux

Pas aussi profonds que le lac que tu regardes en souriant

Pas aussi clairs que le ciel sous lequel tu t'étires

Un bleu jeune, innocent, immortel qui n'appartient qu'à toi

Tes mots me disent jamais et recommandent d'abandonner l'espoir

Mais tes mains me chuchotent peut-être, pas encore mais attends

Et tes yeux me crient

Reste ici, ils m'implorant, ne me quitte jamais—

J'essaie d'entendre chaque partie de toi.

Grace Hamilton-Vargo

La petite fille de plastique

Ma colocataire dort douze heures chaque nuit. Le matin, elle passe plusieurs heures devant son objet préféré : le miroir. Pendant ce temps, elle se transforme d'un galopin somnolent en une princesse en plastique. Quand elle sort de sa chambre, elle brille comme un gros diamant faux. Sa peau ressemble à un plat de lait, lisse et blanc. Elle a un rouge à lèvres pour correspondre à chacune de ses tenues. Tout chez elle est petit : les mains avec les ongles peints, les pieds toujours cachés dans des chaussures à talons, les jambes minces comme deux brins d'herbe, le nez comme une bouffée de coton, les cheveux luisants et immobiles, mais pas les yeux. Ses yeux azur, énormes et entourés de longs cils peints, contiennent beaucoup d'arrogance (et aussi un peu de peur). Souvent elle s'habille de fourrure et de soie, comme une enfant qui joue à se déguiser en princesse. Une fois elle était malade et est sortie sans maquillage, portant des pantalons de survêtement. Personne ne l'a reconnue.

Il y a deux ans que nous habitons dans notre appartement ; pas une seule fois elle a pris la poubelle ou balayé le sol. Dans son esprit, elle existe dans un monde sans poussière où tout ce qu'elle touche est scintillant et propre. De sa chambre provient un nuage de parfum à la lavande, douceâtre et nauséabond. Je fais du ménage et quand elle rentre, en voltigeant, elle rit et demande : «Oh ! Quelle petite fée merveilleuse a rangé notre maison?» Sa voix suinte sucrée, comme beaucoup de glaçage sur une tranche de gâteau.

Maria Massucco / Katia Viot-Southard

Les lucioles de l'été

Tu es la dernière de trois filles.

Depuis ton premier jour à l'école primaire, tu vis dans l'ombre de ta grande sœur la plus proche de toi en âge et en esprit. Tu vis dans son ombre littéralement et figurativement. A l'école, tes professeurs t'appellent souvent par son prénom. A la maison, vous dormez dans des lits superposés dans une chambre que tu partages avec elle. Comme tu es la plus petite, tu dors dans le lit en-dessous. Tu vis dans son ombre mais tu l'adores. Tu l'adores car c'est une bonne sœur. Elle lit toujours des livres d'Harry Potter avec toi. En été, elle joue dehors avec toi et elle t'aide à attraper des lucioles. Avec tes sœurs, tu grimpes sur des trembles dans le jardin. Ta chienne brune aboie beaucoup parce qu'elle ne peut pas te suivre sur les arbres. Donc tu cours sans chaussures avec ta chienne et tes sœurs. L'herbe était toujours mouillée dans l'ombrage des grands trembles. Tu adores l'été car c'est quand tu te sens libre comme une luciole. Une luciole vit dans l'ombre, entre chien et loup, mais elle brille toujours. Jusqu'ici tout va bien.

L'été avant le collège, ta famille a déménagé de l'autre côté de la ville. Tu ne partages plus de chambre avec ta sœur. De plus, tu te rends à une nouvelle école. Ici les professeurs ne connaissent pas tes sœurs. L'une va maintenant au lycée et l'autre à l'université. Les professeurs t'appellent par ton propre prénom. Tu adores le collège. Tu as beaucoup de nouveaux amis et tu joues à tous les sports. Ton équipe de volley-ball gagne chaque match. Déjà tu es très grande comme les trembles de ton enfance. Au collège, tu réussis à chaque cours que tu suis. Tu es même placée dans une classe pour étudiants avancés en mathématiques et en sciences. La première fois que tu entends dire que tu devrais être médecin, c'est après que tu as parlé à la remise des diplômes du collège. Ta mère aime beaucoup cette idée. Jusqu'ici tout va bien.

Tu vas au même lycée où tes sœurs sont allées. Tu réussis à tous les cours mais tu ne joues plus à chaque sport. Tu te concentres sur le tennis car ta seconde sœur s'y est dévouée. Celle qui est la plus proche en âge de toi. Tu prends des cours de français car elle en a pris aussi. Encore les professeurs t'appellent par son prénom mais tu es toujours contente. C'est un défi pour toi de sortir de l'ombre de ta seconde sœur. Tu travailles dur pour obtenir de meilleures notes que celles qu'elle a reçues. Tu essayes d'être une meilleure joueuse de tennis qu'elle mais tu n'as pas

réussi à le faire. Elle a réussi au tennis mais tu as l'école et les bonnes notes alors tu es toujours contente. De plus, elle te manque. Elle est à l'université alors elle passe seulement les étés et les fêtes avec toi. A la fin de ton temps au lycée, tu ne vis plus dans l'ombre de ta seconde sœur. Tu iras à Northwestern. Jusqu'ici tout va bien.

Ta mère veut que tu deviennes médecin. Tu poursuis des cours de sciences mais tu es délicate. Tu n'aimes pas le corps humain ni les gens malades mais tu continues pour faire plaisir à ta mère. Tu penses que tu deviendras de moins en moins délicate avec le temps. Tu avais tort. Les cours de sciences sont très difficiles pour toi. Tu ne reçois plus autant de bonnes notes qu'au lycée et au collège. Tu étudies beaucoup mais tu n'aimes pas ces cours que ta mère t'oblige à suivre. Tu décides de ne plus devenir médecin. Le corps est dégoûtant et tu seras un mauvais médecin. Ta mère n'est pas contente de toi. Les fêtes de ton enfance avec les lucioles et l'herbe mouillée te manquent.

Après une conversation courte avec ton père et deux jours de crise, ta mère n'est plus fâchée contre toi. Elle sait que tu ne seras pas un bon médecin. Alors tu prends des cours qui t'intéressent comme ceux en études internationales et en français. Tu te joins à une association d'étudiantes. Tu dances pendant trente heures avec le « Dance Marathon » à Northwestern. Tu adores Northwestern depuis tes trois années ici. Tu continues tes cours en études internationales et en français et tu y ajoutes des cours en entreprise. Ce lundi passé tu as passé un entretien avec une entreprise. Cette entreprise t'a accordé un stage de marketing pour l'été. Maintenant, tu écris une autobiographie pour un cours de français à la bibliothèque. Jusqu'ici tout va bien.

Dans quelques aspects, la vie est comme une luciole d'été. Il y a des moments de la vie qui brillent comme ce petit insecte de ton enfance. Il y a des moments où la vie est sombre comme l'ombre. On doit se souvenir que la vie brillera encore comme une luciole. On doit seulement attendre un peu de temps et les petits bonheurs de la vie reviendront. De cette façon, la ville est belle. La vie est belle comme un tremble avec de l'herbe mouillée au-dessous. La vie est belle comme un crépuscule d'été qui est plein de lucioles. Je sais que la vie est belle parce que jusqu'ici tout va bien.

Hannah Benson / Marie-Thérèse Pent



photo par Nicolas Delaffon

D'après « Les Effarés » d'Arthur Rimbaud

Fuis

Bleu dans le ciel et dans la mer,
La plage la plus belle de cette terre
Aucun souci

A genoux, des jumeaux, – bonheur! –
Construisent un royaume d'heure en heure
Château grandit...

Tout près, leurs parents, – échappés! –
Lèvent les verres, le chaos oublié
Ils se détendent

Partout les vendeurs, – vivants! –
Guérissent la soif des blancs
Eux qu'ils attendent

A pied, groupe d'amis, – haletants! –
Jouent au volley intensivement
Sur le terrain
Pieds dans l'eau, un couple âgé, – joie. –
Se promènent pour la dernière fois
Main dans la main.
Soudain, le vent s'aggrave vite
Tandis que la terre ne siège plus
Et
Avant la conscience
Mes yeux comprennent
Que nous ne sommes plus au
Paradis

Molécule par molécule, les vagues s'enfuient
Grain par grain, la plage nue grandit
Au loin, un monstre se produit
Un monstre avec un tif-obji
Aujourd'hui
La fin
L'objectif de détruire
L'objectif de détruire avec force
L'objectif de détruire tout dans son passage
L'objectif d'inonder, noyer, couvrir, suffoquer, engloutir
Fuis.

Dernier Noël pour des milliers de gens
Un mur de dix mètres, si violent
J'écoute tristesse...

Bleu dans le ciel, noir dans la rue
Cris effarés ont disparu
Je sens l'espoir

Aaron Pu / Dominique Licops

Quelques Bonnes Choses

Tu es le deuxième enfant dans ta famille et tu aimes ton père. Tu aimes l'accompagner à son bureau et s'asseoir à côté de lui dans la salle de séjour. Quand tu pleures, il te tient dans ses bras et t'endort en chantant. Il t'apprend comment lire le journal et avant ton troisième anniversaire, tu sais comment lire couramment. Tu ne comprends pas la stupéfaction de tout le monde. Ton frère aîné, sceptique comme d'habitude, te fait lire les mots sur la couverture d'une gomme pour vérifier ce conte. A sa grande surprise, tu prononces les mots « Tikky twenty » sans hésitation. Il t'observe pendant quelques secondes et déclare que tu sais vraiment comment lire.

Tu es la seule fille dans ta famille et actuellement tu as trois frères. Ils aiment jouer au foot, mais cela ne t'intéresse pas. Des fois, tu tentes de jouer avec eux, de courir dans le sable en dehors et de sauter de chaise en chaise chez vous. Des fois, tu t'amuses bien avec eux, mais leurs loisirs sont souvent dangereux. En outre, tes tantes te mettent en garde contre ce type de comportement. Une fille ne doit pas jouer « comme des garçons ». Donc tu t'occupes de tes poupées et tu te sens isolée, tu désires une sœur. Peu de temps après, ta mère est enceinte. Elle doit accoucher à l'étranger parce qu'elle s'occupe de ta grand-mère qui souffre du cancer. Quand tu entends la nouvelle, tu te réjouis à la possibilité d'avoir une petite sœur. Ta tante t'apprend que c'est une fille et tu sautes de joie. Soudainement, elle éclate de rire en t'informant qu'elle avait plaisanté. Ses mots te déchirent en deux, tu es bouleversée.

Tu es la seule fille dans ta famille et tu crois que ton nouveau petit frère est l'enfant le plus adorable que tu aies jamais vu. Tu l'emmènes partout même quand il sait comment marcher sans aide. Il sent l'eau de rose et les aliments pour bébés. Il aime jouer avec toi et il se tord de rire quand tu lui fais des grimaces. Quand tu as dix ans, tu dois aller au collège. Ton père veut que tu assistes au meilleur dans le pays qui s'appelle « Loyola Jesuit College ». Après le concours d'entrée, on publie les noms des élèves qui ont réussi dans le journal. Tu cherches ton nom et tu le trouves parmi les autres qui s'élèvent à cent cinquante au total. Tu es heureuse parce que ton père est fou de joie, mais tu ne veux pas y aller parce que les étudiantes doivent se faire couper les cheveux. Tu t'expliques auprès de ton papa mais il dit qu'il faut que tu lui obéisses et il te prévient de ne jamais te plaindre de ce sujet. La veille de la rentrée, ta mère t'accompagne chez le coiffeur. Tu es remplie de douleur et quand le coiffeur fait le premier mouvement avec les ciseaux, la digue rompt. Tes cheveux tombent avec tes larmes. Après qu'il a fini, tu regardes ton reflet dans le miroir : des yeux rouges, une fille tondu.

Ta première année au collège est un cauchemar. On t'assigne ta chambre au dortoir, ta salle de cours et ta table dans la salle à manger. Il y a douze autres étudiants dans ton dortoir, neuf à la même table, et trente dans la même salle de cours. Tes parents et tes frères te manquent beaucoup. On te permet de les voir une fois par trimestre. La bouffe à la cafétéria te dégoûte et des fois, on trouve des cafards dans la casserole. Les étudiants aînés prennent une grande portion de la nourriture et tu maigris. Bientôt, on remplace le principal blanc par un prêtre nigérian qui se sent concerné par le bien-être des étudiants. La nourriture s'améliore et il fait appliquer des punitions très sévères aux étudiants qui profitent des autres. Les étudiants aînés tyrannisent encore les plus jeunes mais à la dérobée, personne n'ose se faire prendre. Un jour, un de tes potes qui est à la même table vient au premier repas du jour qu'on appelle « sevenses » avec un œil au beurre noir. Il y a une marque rouge dans son œil gauche et il te raconte qu'un étudiant aîné lui a mis la tête dans un seau et lui a donné un coup de pied qui l'a envoyé à travers la salle.

Au collège, quand on arrive en retard à une activité, on reçoit de lourdes punitions. Tu es en retard au petit déjeuner et les instituteurs te font « sauter comme une grenouille » pendant quelques mètres pour leur « bon plaisir ». Pour éviter ces sanctions un jour, tu cours dans les couloirs du dortoir. Soudain, tu glisses sur une petite nappe d'eau, tu tombes et te casses une de tes incisives. Tu ressens une douleur aiguë et tu te couches dans la mare de ton propre sang.

Ses hurlements te réveillent pour la troisième fois cette semaine. Tu suis ta mère jusqu'à la chambre de ta grand-mère. Elle continue à crier et quand elle te voit, elle t'implore de l'aider et de faire disparaître sa douleur. Tu t'en sens incapable comme si quelqu'un avait noué tes mains devant toi. Ton cœur se serre. Le jour de Pâques, tes parents l'amènent de l'hôpital à la maison. Les médecins sont sûrs que cela sera sa dernière célébration. Elle s'assied sur le siège passager dans la voiture et tes parents emmènent son lit en bas parce qu'elle ne peut plus monter les escaliers. Tu la regardes de l'extérieur de la voiture, ton visage pressé sur la vitre. Elle inspire et expire, et des petits nuages de buée se forment et disparaissent. Le dernier apparaît et il n'y en aura plus d'autre qui suit.

Jo Ann Ifeoma Efobi / Marie-Thérèse Pent

Gli studenti hanno preso ispirazione dalla poesie "Valore" dello scrittore Erri De Luca.

Valore

Considero valore le difficoltà del matrimonio e la forza per parlare di cose difficili.

Considero valore un bicchiere fresco e una notte tiepida.

Considero valore uno sguardo e un sorriso d'intesa tra amici.

Considero valore la persistenza dell'erba.

Considero valore una pacca sulla spalla a una persona che soffre.

Considero valore l'abilità di imparare come si fa (o non si fa) qualcosa da tutte le persone.

Considero valore la convinzione di realizzare un sogno o di sacrificare un sogno per aiutare gli altri.

Considero valore il pane caldo.

Considero valore uno spazio per una pausa in una vita impegnata.

Considero valore il tempo passato cucinando con un'amante.

Soprattutto, considero valore accettare che non tutti i valori si possano realizzare in una singola vita.

Blake Scott / Daniela Pozzi Pavan



photo par Maria Massucco

COMMENT EST-CE QUE LES NOTES ET L'ARGENT ET LES CHOSSES MATHÉMATIQUES
 d'où viennent ces pensées
 où vont-elles appartenir
 est-ce qu'il va venir avec moi
 CE QU'EST À L'INTÉRIEUR DE VOUS COMMENT

D'un air hébété, je monte une échelle qui me mène NULLE PART
 le lycée l'université le mariage LE BONHEUR
 Pourquoi nous pensons que ces échelons remplacent

VOUS TROUVEZ
 ET UN JOUR
 QUAND J'ÉTAIS JEUNE
 TOUR DE TOUR DE TOUR
 MAINTENANT
 SANS S'ÊTRE
 TROUVER
 PAS BOLLER TROP VITE
 MAMAN A DDT DE ME
 PEUT ME SAUVER
 LE VÉLO NE PEUT PAS M'ARRÊTER EN PARTANT ASSEZ VITE ...
 VOIRE VÉRITÉ

Rester ou partir

Rêver des Chèvres

C'était en Guinée où j'ai découvert mon amour pour les chèvres. Ces petits animaux se dandinaient partout dans la ville en petits groupes, et elles se bravaient pour jouer en se donnant des coups de tête.

Après chaque coup, leurs petites queues remuaient. Je les trouvais très mignonnes, et donc après une année, j'ai décidé d'acheter deux petites chèvres que j'appelais Bill (le mâle) et Pickles (la femelle). Au moment où je les ai achetées, chacune ne pesaient pas plus de 7 kilos.

J'adorais mes chèvres, mais je ne savais pas vraiment comment les élever. Néanmoins, chaque jour je les laissais se promener, et chaque soir elles revenaient. C'était comme ça que la plupart des gens dans ma ville élevaient les chèvres. « Ce n'est pas si compliqué » m'ont dit mes voisins, mais j'étais toujours anxieux. Pendant la journée je travaillais à un kilomètre de ma maison, et alors, c'était difficile pour moi de bien surveiller mon petit troupeau qui parfois s'éloignait de ma maison.

Et finalement, un jour ma peur est devenue réalité. Normalement, Pickles arrivait des heures avant Bill. En fait, elle m'attendait souvent quand je rentrais après le travail. Mais un jour, je suis revenu, et toutes les deux ne sont pas revenues. La nuit commençait à tomber et j'avais peur que quelque chose d'horrible se soit passée. Je les ai cherchées dans tout le quartier, et j'ai interrogé beaucoup d'amis et de voisins, mais personne ne savait où se trouvaient mes chèvres. Finalement je suis rentré. « Il faut te reposer. » m'ont dit mes voisins « Tu chercheras demain. » Le lendemain j'ai repris ma mission celle de trouver mes chèvres. Finalement, J'ai trouvé Bill. Il était maigre et tellement sale. Il semblait être tombé dans une poubelle ou bien une latrine. Je l'ai mené chez nous, je l'ai lavé, mais je n'ai jamais retrouvé Pickles.

Pickles me manquait beaucoup. Plusieurs fois, en fait, j'ai rêvé d'elle. Je m'endormais en pensant qu'elle m'attendait à la maison en se reposant sur l'escalier. Ensuite je me retrouvais dans la cour de la maison, et j'entendais les bêlements de mes deux chèvres, et je me dirigeais vers leur enclos et voilà elles s'y trouvaient toutes les deux, mes chères chèvres, Bill et Pickles. En oubliant la distinction entre le rêve et la réalité, je me levais très heureux d'avoir finalement retrouvé Pickles. Je sortais de la maison en pleine nuit vers l'enclos, mais il n'y avait qu'une chèvre. Mes rêves se moquaient de moi. Bill et moi étions tout seuls.

La ville de Labé, là où j'habitais, n'était pas complètement tranquille pendant la nuit. Il y avait souvent des vols. Mes amis qui géraient des petites entreprises m'avaient dit à plusieurs reprises comment les voleurs étaient venus en pleine nuit et avaient pris des objets de valeur, et la plupart de ces amis m'ont dit que c'était un voleur qui avait emporté ma chèvre.

Une deuxième explication concerne les chiens. Les chiens de Guinée ne sont pas comme les chiens aux Etats-Unis. Ils sont élevés pour garder la maison et attaquer les passants mais pas pour s'amuser. Donc souvent les chiens sont devenus des animaux effrayants, qui chassaient et mangeaient n'importe quoi. J'ai peur que ce soit plutôt les chiens qui ont dévoré ma petite chèvre.

En fait ma deuxième chèvre a été victime d'une telle attaque. Quelques mois s'étaient écoulés depuis la disparition de Pickles. Je me rappelle que le jour avant l'attaque, Bill et moi avions joué dans la cour, et j'ai commencé à penser que je faisais finalement pas mal mon rôle d'éleveur. Mais, ce n'était pas le cas.

A deux heures du matin, j'ai été réveillé par le son des chiens en train de gratter le mur de l'enclos de Bill. J'ai soupiré. Je n'aime pas être réveillé en pleine nuit, et ce n'était pas la première fois que les chiens avaient essayé de casser l'enclos. La première fois que ça s'était passé, j'étais sorti sur-le-champ, mais cette fois-ci je pensais que l'enclos était assez fort.

Tout d'un coup j'ai entendu le cri de Bill et les ronchonnements des chiens rosses. J'ai couru hors de la maison en jetant des pierres. Je les jette très mal (je ne les ai touchés qu'une seule fois) mais ma présence a effrayé les chiens qui ont fui comme d'habitude. Je me suis approché de l'enclos de Bill avec ma lampe frontale. Il n'allait pas bien. La queue de Bill, toujours courte, avait été complètement arrachée, et son visage avait une blessure profonde. Les chiens avaient pu enlever deux planches de bois des côtés opposés de l'enclos et c'est comme ça qu'ils avaient mordu ma chèvre.

Je l'ai fait sortir de l'enclos et rentrer chez moi. J'ai refermé les portes. Bill ressentait beaucoup de douleur. Au lever du soleil j'ai essayé de le faire manger en lui apportant des feuilles de l'arbre orange, ses feuilles préférées. Il ne pouvait plus bouger sa gueule, et il n'a que touché les feuilles avec sa langue. Je connaissais un vétérinaire qui habitait près de chez moi, et de bonne heure je l'ai appelé. Il est venu, et je tenais Bill au sol pour que le vétérinaire puisse désinfecter les blessures, les coudre et les refermer. Pour le vétérinaire, c'était un boulot quotidien. Pour moi, c'était une expérience horrible.

Pendant une semaine, Bill n'a pratiquement rien mangé, et il est devenu maigre. J'ai réparé et renforcé l'enclos, mais maintenant je pense que j'aurais dû le remplacer entièrement. En tout cas les chiens n'ont jamais plus réussi à attaquer Bill chez moi. Ces pensées proviennent seulement de mon sentiment de culpabilité.

La leçon que j'en tire est que j'élève très mal les chèvres. Pour moi, il est même facile de penser à l'expérience comme un échec total celui de protéger quelque chose ou quelqu'un que j'aime et que j'adore, mais je ne veux pas rester toute ma vie avec cette interprétation. Donc je ne cherche aucune signification. Quand j'ai déménagé dans une autre ville plus proche de la capitale, j'ai confié Bill à un autre Américain au village. Je ne sais plus où il est ou s'il y vit encore.

Mais sa photo reste toujours sur l'écran de mon portable. C'est une photo de Bill après l'attaque. Il était parvenu à rentrer chez moi le matin et à trouver ma pâte à crêpe. Sa tête est masquée par un bol jaune, et tous les deux nous sommes contents.

Une Histoire Cauchemardesque

Je suis certaine que je rêve la plupart des nuits, mais certains rêves sont difficiles à oublier. Un rêve en particulier m'a choquée, m'a fait peur. Celui-ci s'est produit il y a deux ans, mais je m'en souviens encore.

Dans ce cauchemar, j'habitais sous un grand chapiteau, celui d'un cirque. Toutes les pièces du chapiteau étaient remplies de choses et de personnes bizarres. Il y avait une ménagerie, pleine d'animaux exotiques et fantastiques. Des girafes, des loups, des crocodiles...

Et les êtres humains étaient aussi fantastiques que les animaux. La plupart des enfants sous le chapiteau étaient mes amis, mais à part notre groupe, toutes les personnes étaient des adultes, et des étrangers. Ils nous ont exclus, ils nous ont considérés avec méfiance et haine, et nous avions peur d'eux.

Ces personnes hostiles étaient aussi bien habillées. Les hommes portaient des costumes, et les femmes portaient des vieilles robes, avec de la fourrure et des perles. Cela me rappelait la mode du début du 20ème siècle.

Dans le rêve, il a fallu que j'aie volé un des costumes d'un homme. Il s'appelait Alexandre, et c'était l'homme le plus violent et le plus désagréable du monde. Je me suis introduite en cachette dans sa chambre et j'ai cherché le costume dans son coffre. Il est soudainement apparu devant moi, et il a insisté pour que je lui dise ce que je faisais chez lui.

Je ne pouvais pas bouger. Il s'est mis à me menacer ; il a dit qu'il voulait nous tuer moi et mes amis, qu'il voulait nourrir les crocodiles de nos corps.

J'ai couru. Il m'a pourchassée, avec deux crocodiles énormes, et je me suis perdue dans le labyrinthe du chapiteau. Je me suis retrouvée dans une chambre sombre, où j'ai aperçu un grand piano, et une corde suspendue à un lustre.

Alexandre et ses crocodiles s'approchaient rapidement de moi, donc je suis précipitée vers le piano. Mais, au moment où j'ai touché le piano, le plancher a disparu. J'ai essayé d'attraper la corde, mais elle s'est brisée. Je suis tombée dans l'obscurité avec le piano...

Quand je me suis réveillée, j'étais soulagée. C'était seulement un cauchemar ; cela ne pouvait pas être la réalité. C'était le rêve le plus effrayant que j'aie jamais fait. Je déteste les crocodiles et ils me hantent encore.

Cancellature

BOLOGNA (live 1982)

Francesco Guccini

Bologna è una vecchia signora coi fianchi un po' molli
col seno sul piano padano ed il culo sui colli.

Bologna arrogante e papale, Bologna la rossa e fetale
Bologna la grassa e inumana, già un poco Romagna e in odor di Toscana.

Bologna per me provinciale Parigi in minore,
mercati all'aperto, bistrot, della "rive gauche" l'odore.

Con Sartre che pontificava, Baudelaire tra l'assenzio cantava
ed io, modenese volgare, a sudarmi un amore, fosse pure ancillare.

Però che Bohème confortevole, giocata fra case e osterie
quando a ogni bicchiere rimbalzano le filosofie.

Oh come eravamo poetici, ma senza pudore o paura
e i vecchi imberciocchi sembravano la letteratura.

Oh quant'eravam tutti artistici, ma senza pudore o vergogna
cullati fra i portici, cosce di mamma Bologna.

Bologna è una donna emiliana, di zigomo forte

Bologna capace d'amore, capace di morte.

Che sa quel che conta e che vale, che sa dov'è il sugo del sale
che calcola il giusto, la vita e che sa stare in piedi, per quanto
colpita.

Bologna è una ricca signora che fu contadina
benessere, ville, gioielli e salame in vetrina

che sa che l'odor di miseria da mandar giù è cosa seria
e vuole sentirsi sicura con quello che ha addosso, perché sa la paura.

Lo sprechi il tuo odor di benessere, però con lo strano binomio
dei morti per sogni davanti al tuo Santo Petronio.

E i tuoi bolognesi, se esistono, ci sono o oramai si son persi
confusi e legati a migliaia di mondi diversi.

Oh quante parole ti cantano, cullando i cliché della gente
cantando canzoni che è come cantare di niente.

Bologna è una strana signora, volgare e matrona

Bologna bambina perbene, Bologna buona.

Bologna ombelico di tutto, mi spingi a un singhiozzo e ad un rutto
rimorso per quel che m'hai dato e quasi ricordo e in odor di passato.

Per la mia poesia mantengo le parole più importanti su Bologna e cancello il resto. Penso che la frase centrale sia la più importante, così l'ho lasciata per intero. Per le cancellature ho usato il colore rosso perché la maggior parte dei palazzi di Bologna sono rossi. Le cancellature rappresentano Bologna, "la rossa". E' stato un esercizio e forma d'arte molto interessante. Ho preso spunto da una presentazione fatta dalla professoressa Francesca Pola sulle Cancellature dell'artista e scrittore Emilio Isgrò.

La magie des feuilles ensoleillées

Je ne me souviens pas de la première fois où je suis allée à Tai Po Kau, la réserve naturelle près de chez moi. Il y a quelques grandes réserves naturelles magnifiques à Hong Kong, avec des montagnes massives et émeraude et des vues incroyables sur la mer brillante. En comparaison avec ces parcs connus, Tai Po Kau n'a rien de spécial, mais dans cette vie errante, il semble que ce lieu soit le seul élément constant.

J'avais sept ans quand ma famille a déménagé dans une maison à la périphérie de Hong Kong. La maison avait été construite dans le style colonial portugais, avec des fenêtres arquées et un toit rouge, au bord de la réserve naturelle. Après quelques années passées dans la ville étouffante et bondée, Tai Po était comme un paradis pour ma sœur et moi. Nous avons passé plusieurs jours à explorer la forêt tropicale qui recouvre la montagne. J'étais convaincue que le bois était magique, parce qu'on ne voyait pratiquement jamais d'autres gens, quelque chose d'impossible dans une ville tellement surpeuplée.

Nous ne pouvions pas lire les poteaux indicateurs écrits en chinois, alors nous créions des noms magiques pour chacun des chemins de la réserve. Il y avait une forêt d'arbres d'eucalyptus qui semblaient sinistres avec leurs écorces écaillées et leurs troncs immenses qui obscurcissaient le soleil, alors nous l'avons appelée « la forêt de l'ombre. » En plus, il y avait un fleuve sinueux, qui tournait autour des rochers moussus et glissants. Les arbres au-dessus de la rivière fleurissaient chaque année, pendant le nouvel an chinois, et recouvraient les rochers et les étangs de milliers de petits pétales roses. Nous étions des jeunes filles, et donc, nous avons appelé cet endroit « la rivière des fées. »

À ce jour, je crois encore que Tai Po Kau est un endroit un peu magique. Quand j'étais petite, le bois nous servait de terrain de jeu formidable et sauvage. Pendant mon adolescence, il servait de lieu où je pouvais contempler et méditer. J'ai passé des heures à discuter avec des amis et des étrangers en parcourant les chemins escarpés. L'essoufflement. Les mots arrachés entre des respirations de plus en plus rapides, jusqu'au sommet. La forêt avait une capacité inouïe d'inspirer l'honnêteté et des conversations vraiment franches entre les gens.

Marchant seule, quelquefois j'ai rencontré des personnages uniques et exceptionnels. Il y avait Jean, une femme de cinquante ans qui marchait avec un chien noir énorme. Elle aimait la musique des Caraïbes et l'équitation, elle éprouvait une terreur des mites et elle se préoccupait toujours de sa fille, qui avait vingt-cinq ans mais n'avait pas d'objectif clair dans sa vie. J'avais quatorze ans quand j'ai rencontré Ron pendant une journée particulièrement chaude et insupportable, c'était un vieil homme qui avait passé toute sa vie adulte à Hong Kong. Il avait une obsession vraiment bizarre avec les pythons, et nous avons parlé beaucoup de ses problèmes de couple. Je ne comprends vraiment pas

pourquoi ces adultes avaient eu confiance en une jeune fille pieds nus, mais je crois que c'était la magie des feuilles ensoleillées qui nous a donné le courage d'être si honnêtes.

La magie nous a aussi donné la permission d'être vraiment folles, ma sœur et moi. L'été pendant lequel notre piscine avait été inutilisable (elle avait été frappée par la foudre – quel hasard malchanceux!) nous sommes allées à pied chaque jour jusqu'à la réserve pour nager dans la rivière, jusqu'au moment où nous avons été presque englouties par des crues subites, mais nous étions des filles imprudentes, et l'été était tellement chaud, qu'après quelques jours nous y sommes retournées.

Je connais chaque centimètre de la réserve, chaque tours et détours des chemins, chaque petite colline, pourtant le paysage se métamorphose. Hier une partie de la piste s'est effondrée à cause des pluies de mousson, aujourd'hui une nouvelle fleur a fleuri. Peut-être qu'un oiseau arrivera et sa chanson nouvelle et unique changera un peu la mélodie de la montagne entière. Un endroit si familier, mais où il y a toujours quelques petits changements qui rendent la forêt chaque fois différente.

J'ai découvert Dieu, l'ai perdu, et l'ai redécouvert pendant les journées d'été paisibles dans les forêts de sapin. J'ai rêvé, j'ai osé rêver, en écoutant la rivière tourbillonner autour des racines d'arbres épaisses et assoiffées. J'ai écrit des lettres pour entrer à l'université en inspirant l'odeur forte et frappante de la terre mouillée. J'ai marché avec ma mère en regardant des branches d'arbres se plier et se pencher sous le vent et pendant les orages, et je crois que ces conversations nous ont rapprochées, même pendant les années turbulentes de l'adolescence. J'ai découvert l'amour, et j'ai amené le premier jeune homme que j'ai aimé à la réserve, puis le deuxième, et finalement le troisième. Aucun entre d'eux n'a ressenti l'importance de l'endroit, mais comment pouvaient-ils comprendre? J'avais créé des niveaux de sens complexes pendant tant d'années, presque toute ma vie, aussi complexes que les couches de la montagne. La forêt a été témoin de ma vie, de toutes mes inquiétudes et joies, de mes aventures avec mes amis, du développement de mon identité. Aujourd'hui j'imagine que tous ces petits morceaux de moi-même sont cachés dans les feuilles des arbres, le sol, et la rivière de Tai Po Kau.

Les milliers d'histoires, les sourires innombrables, les lacs de sanglots, et la forêt comme seul témoin.

Nicole Louise Kempis / Marie-Thérèse Pent

D'après « Hoquet » de Léon G. Damas

Soupire

Et j'ai poussé un soupir encore une fois
En exhalant fortement la frustration
À mi-chemin, la gorge se bloque, accablée par la déception
D'être différente

La vie à l'étranger est fascinante, à la mode
Occidentale
Au vu de ma patrie
Être une expatriée, c'est le prestige
Quelle fortune d'avoir une bonne éducation
D'explorer le monde
D'être sophistiquée

Mais arrête! Ce n'est pas simple
Les valeurs sri lankaises
C'est l'ancre, ma fille, soyez ancrée à la culture, j'inspire
Puis, je soupire
Soyez une fille sri lankaise, soyez ancrée

Les filles portent des maillots de bain, deux pièces
Des shorts bien courts, la peau exposée
Pourquoi tu ne peux pas les porter, disent-ils
Mais, écoutez-moi, cela ne vous convient pas, ma fille
Vous êtes sri lankaise surtout
La modestie, c'est vos vêtements, portez-les, ma fille; j'inspire
Puis, je soupire
Soyez une fille sri lankaise, soyez ancrée

Venez chez moi pour passer la nuit, disent mes amis
La fête, vous me dites, la fête
Vivez ... jeune, insouciant, libre...
Ceci est le temps, vous me dites, ceci
Mais, écoutez-moi, comportez-vous bien, ma fille
Vous êtes sri lankaise surtout
Laissez la bouffonnerie aux Américains ; j'inspire
L'air de la déception et la confusion
Quoi ? Je suis jeune

Encore je soupire...

Très mignon toi et ton petit ami, disent-ils
Au vu de tout le monde
Sauf...j'inspire...
Arrêtez-vous, ma fille
J'ai découvert que vous avez un copain
Inadmissible, ces étrangers
Comment nous semblons au vu du monde ?
Les voisins nous jugent, « tu as élevé une étrangère »
Mais, maman, moi je suis aussi une étrangère
Non, ma fille, écoutez-moi, soyez la fille de votre mère

Donc, j'inspire
Puis je soupire
Soyez sri lankaise soyez ancrée

Nirma Amarakoon / Dominique Licops



photo par Caroline Hildebrandt

Un Moment de Clarté

Les éclats de rire transpercent le jour par ailleurs paisible. Le ciel bleu azur en haut. C'est le premier dimanche de mai, et tu cours. Tu chasses les deux autres enfants de tes parents. Ton frère rit d'enjouement- il courait toujours plus rapidement que toi, même si vous êtes des jumeaux, mais alors l'amusement est toujours dans la poursuite. Ta sœur plus âgée court comme une gazelle ; alerte, prête, souriante. Ton père est assis sur les marches des escaliers de la porte d'entrée de chez toi. Sa main gauche tient une pomme rouge. Avec un couteau dans la droite, il la tranche, coupant à la perfection chaque lamelle.

Vous trois qui dansez sur la pelouse, accourez vers votre père à tour de rôle et prenez un morceau de pomme par les dents directement de sa main droite. Ton père s'assure que le couteau ne te touche pas. Mon Dieu ! C'est la meilleure bouchée du monde ! Tu ne te souviens de rien de plus juteux, de plus savoureux, de plus gratifiant. L'homme qui t'a donné ce cadeau ne dit rien, mais il sourit. Tu es certain qu'il te sourit, mais son sourire transcende ce moment. La vie est claire pour vous quatre, elle est calme et sûre. Tu ne ressens aucune souffrance du monde. À ce moment-là, Papa ne ressent pas la maladie qui le quitte rarement. Le soleil brille mais il n'est pas abrasif. La puissance solaire n'est pas ce qui est le plus profond dans ce moment de communion. Les joues de ton frère et ta sœur sont rouges, la pelouse est chaude et sèche après avoir été mouillée par la rosée du matin il y a trois heures.

Tu décides avec tes compagnons de jeu de faire une promenade à vélo. D'un mouvement enthousiaste, tu trouves ton vélo dans le garage parmi les outils électriques et d'autres objets divers de ton père. Vous trois êtes prêts en moins d'une minute. Tu regardes en arrière ton père qui reste assis sur les escaliers et te fait un signe de la main subtil, et tu le lui renvoies. Tu es le seul enfant à le faire. Le trajet en vélo est remarquable. Sur le trottoir, tu essaies de piloter les voitures qui te dépassent à toute vitesse dans la rue. Tu te crées des lignes d'arrivée dans la tête ; une marque sur le trottoir, un lampadaire en ligne droite. Tu es en première ligne, ton frère derrière toi, ta sœur derrière lui. Tu es enfin le chef. Le vent te fouette le visage. Tu louches des yeux devant une telle détermination et à ce moment tu te sens infini. Il n'y a aucune peur ; il semble que la peur n'ait jamais été présente dans ta vie. Ton frère te fait signe par un cri, mais tu ne l'entends pas.

Tu es perdu dans ta vie de liberté. Tu te souris attendant une vingtaine de secondes avant de lui répondre.

Maintenant tu es à l'arrière, les deux gamins devant toi. Tu es invisible, caché du monde, et tes pensées flottent jusqu'à des mondes très, très lointains. Tu viens de l'espace sur la planète Jupiter. Tu sors ton vélo autour des anneaux parmi les grandes étoiles brillantes. Tout d'un coup tu es dans les rues de Paris, te fauflant entre les gens qui font de lentes promenades. Ton vélo te donne un avantage que tous les autres n'ont pas. C'est la vitesse, la capacité de distancer tout le monde, d'échapper à tes ennuis, à la réalité ennuyeuse du quotidien. Pourquoi est-ce que tu n'as jamais ressenti ce sentiment ? Tu as le vrai pouvoir, tu portes un potentiel dont tu ne t'es jamais rendu compte. Quel potentiel ! Tu peux voyager n'importe où, mais après ces petits voyages tu retournes à ta balade avec tes camarades.

Vous entrez dans un quartier où tu ne vas presque jamais. Les maisons sont immenses et imposantes. Toutes les pelouses sont plus grandes que celles de ta propre maison, et tu t'arrêtes pour regarder dans une attention complète. Le silence est apaisant. Il y a un plaisir délicat à être au milieu de ces châteaux qui se dressent autour de vous. Ta sœur prend une petite gorgée d'eau et elle te rappelle ta propre soif. En un instant le désir d'eau est si présent, mais pas accablant. Ce sentiment est fascinant et tu veux savourer ce moment de désir, quand tu as le pouvoir de le satisfaire mais tu attends le moment de l'exaltation. En même temps tu es satisfait et impatient, content et désirant plus. C'est parfait cet état. Tu peux voir que ton frère te ressemble.

S'il te plaît, ne quitte pas ce moment de l'existence. Ne l'oublie jamais. C'est ton paysage de vrai bonheur, être ici où tu n'es ni désinhibé ni retenu par les responsabilités, les craintes de l'avenir. C'est le tien, ce moment. Et peut-être c'est tout ce que tu peux demander. Posséder ce qui est tien.

Henri Burg / Marie-Thérèse Pent

Omaggio a Erri De Luca

Considero valore un pasto con la famiglia vecchia e gli amici nuovi

Considero valore un giorno in cui non c'è niente da fare

Considero valore il sorriso che annuncia una buon'idea

Considero valore un panino perfetto

Considero valore sentire il bisogno di aiutare il mondo

Considero valore un libro che mi spinge a contemplare la vita

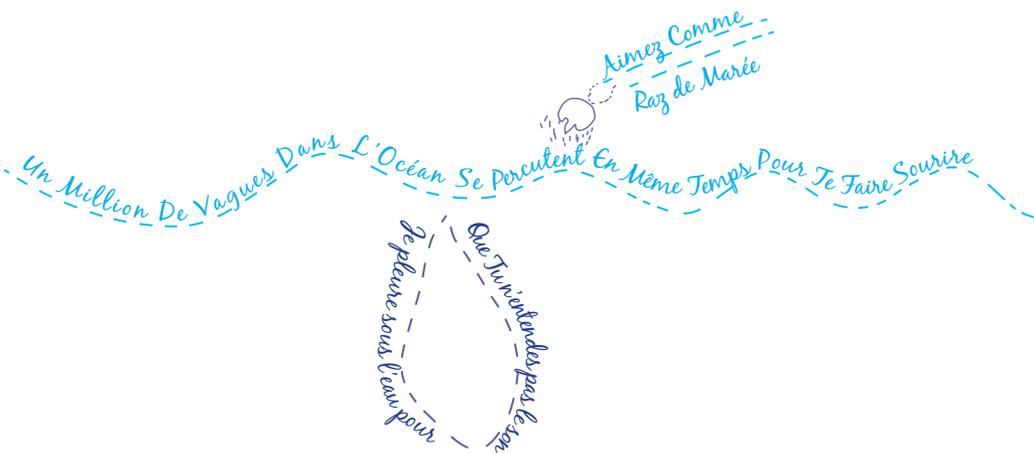
Considero valore il mare e i misteri che contiene.

Considero valore l'amore in famiglia.

Molti di questi valori rimarranno nella memoria.

Jessica Zeidman / Alessandra Visconti

Les Calquages D'affection



Justin Jackson / Brett Brehm



dessin par Jerry Joo

We would like to thank all the students who submitted their work to "**Rosa la Rose**" and the faculty who motivated them to do so.

To the following photographers, we give many thanks: Beliz Bolukbasi, Sylvana Caruso, Nicolas Delaffon, Mark Duran, Anna Feiler, Caroline Hildebrandt, Maria Massucco, Lena Piazza-Leman and Rohan Prakash. And to Regina Ceragioli and Jerry Joo for their drawings.

Faculty Coordinator & Editor:

Marie-Thérèse Pent

Design Editors: Phil Hoskins and Lena Piazza-Leman



tu n'es pas d'ici

quelle bouche

t'a parlé

infiniment

entier

dans mon sang

quelle vague

t'a brisé

pour accoucher

ce jour

pétale d'une autre

rose

d'une autre lumière

Stella Vinitchi Radulescu

***Comme un désert
de roses***

L'Harmattan (2014)